

Jean-Michel GUYOT

Naissance à soi

Ce qui fut à la fois ressenti et acquis durant l'enfance, soit l'imprégnation linguistique liée aux premiers soins, aux gestes premiers prodigués avec amour ou ressentiment et aux événements, ce qu'on appelle communément *le vécu* - qui n'est jamais du vécu brut, comme nous l'a appris Lacan, mais d'abord un bain linguistique dans lequel baigne le corps de l'*infans*, la parole des autres accompagnant constamment les menus événements d'une vie d'abord non parlante - voilà ce qui, inscrivant tout être humain dans une culture singulière, ferait qu'adulte il serait incapable de comprendre, d'appréhender dans toute sa *profondeur référentielle*, des faits de culture étrangère.

Je vis constamment avec cette barrière linguistique dressée devant moi, persuadé que je suis que le bilinguisme n'existe pas, même si je pratique plus ou moins bien deux langues étrangères : l'anglais très mal et l'allemand assez bien.

Je me déclare rigoureusement incapable de différencier les divers éléments qui constituent toute prise de parole dite originale, c'est-à-dire les multiples variations que le sujet parlant et créateur fait subir à cette matière première qu'est pour lui la langue dont il joue, en faisant, consciemment ou non, résonner les harmoniques culturelles propres à une langue donnée puis apprise et enfin recréée par la force du verbe conscient de lui-même à travers un sujet singulier qui laisse résonner à travers lui *tout le possible singulier d'une langue*.

Ainsi, me voilà incapable de comprendre vraiment des textes que je ressens comme puissants, tout simplement parce que je ne partage pas *la profondeur référentielle* nécessaire à l'appréhension de la variation qui se propose à moi.

Que dit l'auteur qui lui appartienne vraiment ? Je n'en sais rien, ne pouvant identifier les allusions auxquelles il procède pour bâtir le propos original qui lui vient, appuyé qu'il est sur le terreau linguistique qui est le sien et dont il part pour s'en départir.

On admettra alors aisément que je me meus avec aisance dans des propos où la langue semble se réinventer pour les besoins de la cause : j'ai plus facilement accès à un philosophe qui invente sa propre langue à partir de la langue commune qu'à un écrivain ou un *song-writer* de génie comme peuvent l'être Siouxsie, Severin ou encore Colin Newman et Graham Lewis de Wire, et quantité d'autres.

Certes, je suis assez averti, assez cultivé pour entendre que là et pas ailleurs, dans telle oeuvre précise, se joue quelque chose d'essentiel, d'où mon jugement de valeur qui prête du génie à certains esprits, de même que ma jubilation à la lecture de Heidegger en allemand dans le texte n'aurait aucun sens, si je ne percevais le fond culturel d'où sa langue rayonnante provient.

Ainsi donc me faut-il relativiser mon propos initial assez pessimiste : j'ai bel et bien accès à certaines œuvres, capable que je suis de mesurer l'écart créé par l'auteur entre ce qui s'offre à lui - son fond culturel, propre à l'aire linguistique dans laquelle il a grandi - et ce qu'il en fait pour les besoins de sa pensée, mais il reste que me manquera toujours l'initial vécu en langue anglaise ou allemande.

Oui, il reste que le chemin de campagne de Heidegger - le *Feldweg* - ne sera jamais pour moi exactement ce qu'il fut pour lui, tout comme ses *Holzwege*, ses « chemins qui ne mènent nulle part », traduction française négative d'un terme allemand si positif.

C'est l'écart existant entre mon propre vécu et celui de divers auteurs étrangers qui définit ce que j'appellerais volontiers *le périmètre d'humanité* que je suis capable d'arpenter et de parcourir.

J'ai en commun avec Heidegger un profond amour de la forêt, mot que je porte dans mon patronyme d'origine germanique. Je puis aisément l'imaginer enfant s'enfonçant dans la forêt en compagnie de son père, quand tous deux se mettaient en quête du stère de bois qui revenait à l'atelier paternel.

En revanche, j'imagine plus difficilement ce qu'il vécut dans la proximité vigilante de sa mère, celle-ci s'étant exprimée dans un dialecte alémanique qu'il ne m'a malheureusement pas été donné de partager avec lui et ses congénères, n'ayant pas eu la chance de grandir en Alsace, pays d'origine de ma mère qui, elle aussi parlait couramment *alemannisch*.

Mais l'essentiel n'est-il pas d'avoir grandi sous le regard vigilant d'une mère aimante et diligente ?

Jean-Michel Guyot
17 septembre 2011